

« L'écrit vain »

- petit recueil de poésie

Par Fabian Daurat

La Vertu

Il était posé sur ta vertu, ce voile d'une nuit d'hiver
Et je voyais à travers, tes yeux aux mille feux
Aux mille et un sourires et autant de blessures
Qui forgent une âme fière, et ta perle de nacre
Baignée de lumière sombre remontant des abysses
Eclairait ma passion comme on souffle les braises
Et je formais le rêve d'abonder ton silence
Par des mots d'une transe, d'une vapeur interdite
Mais je me souvenais des illusions perdues
Des jeunes pouces d'automne quand la volupté tombe
Sur les cœurs déçus
Comme recouvre la neige en été l'herbe douce
Du désir vagabond comme le sang d'un enfant.

Après l'amour

Flottaient dans l'air, en suspension
Les joies que je connu naguère
Entre Ciel et Terre, ma moisson
Consistait en un grand mystère

Comme le fruit de la passion
Tu donnais ton eau de prière
Aux vagabonds et clandestins
De mes états d'âme sanguins

Tu reposais telle un pétale
Dans le tumulte du ruisseau
Je venais par un dernier rôle
De poser ma peau sur ton sceau

Quand s'élevait à l'horizon
Le parfum léger des embruns
Tu mettais une touche florale
Au matin clair d'un jour sans fin

En cette saison matinale
Nous avons fui notre chagrin
Je vois à ton sourire pâle
Que nous dormirons bien demain.

Le Zinc

La nuit fond sur mon zinc de cendre et d'acier.

Tout autour, des rayons de lune caressent la froideur de mes os. Terminal sans germe, matrice déglinguée, silence larvé étouffé de poèmes vains, j'attends que passe l'éternité, et la mort ne vient toujours pas ; longue au mal. Et au silence.

Bientôt ce sera demain, et déjà l'ennui me gagne car je suis un damné, et je bois la vie, ivre, je meurs, et je ressuscite.

C'est une nuit sans commencement et sans fin, et le jour, une ombre qui plane, et les météorites, des coquelicots arrachés à leur virginale saison, ils retombent en nuées de pétales luisants, et se ramassent à la pelle aux heures précoces où les uns naissent, et les autres n'en finissent plus d'embrasser l'horizon hésitant.

C'est un vaste territoire que celui de la mort, et plus encore, celui de la vie, lueur démente qui vacille jusqu'au dernier souffle, tandis que l'asphyxie gagne le fond de mes tranchées.

Et je ne céderai pas, car mes songes d'argile dessinent les bas-reliefs d'un ailleurs riverain, et je sais, malgré les plaintes douces que me font en écho les vallées de chagrin, je sais oui, j'en suis même certain, que j'irai recueillir la rosée qui s'épanche sur mon propre chemin.

A l'ouest de mon jardin

A l'ouest de mon jardin, sous les décombres nues
Que je rêvais jadis
S'épanche une liqueur amère, joyeuse et enivrante
C'est l'entêtant parfum du temps que je retiens
Qui s'élève et plane au dessus des ruines fécondes
Et je suis sidéré de le respirer
Moi qui ai vieilli avant d'avoir vécu
D'une enfance éternelle usée jusqu'à la lie
Jamais je n'aurais cru connaître de répit.
Et pourtant je vois bien à présent
Que la jeunesse est vaine, que les rires se dissolvent
Dans le clair-obscur de la mélancolie
Et que les larmes brillent quand elles coulent, la nuit.
Je reviens toujours à l'endroit précis d'où je suis parti
Voilà pourquoi je cherche le son de ta voix
Et pourquoi je place mes pas dans les tiens
Voilà pourquoi aussi, je ne trouverai rien.
Rien d'autre que la vie, celle que je fuis
En l'embrassant
Que je respire en suffoquant.
A l'ouest de mon jardin je sème, et récolte le Néant
Fluide et têtu, conquérant, victorieux et souverain
Résistant à toutes les guerres, toutes les batailles
À toutes les nobles causes et aux piètres serments.
Et je jure de ne promettre rien, je m'endors et j'attends
J'irai voyager loin, mais je ne bougerai pas
Le vent m'emportera et me ramènera, j'ouvrirai les mains
Pour les poser sur toi et chercher mon chemin.
A l'ouest de mon jardin je suis né, c'est là que je vais, je m'y coucherai
Pour éprouver le monde qui trouble mon sommeil
Mais apaise mon désir de loger en son sein.

Le Désert

C'était un enfant du désert. Il avait tanné le soleil avec ses pieds, et les paumes de ses mains, déjà calleuses, ouvrageaient les nuages.

Il n'y avait pas de pluie, mais des sentiers ardues aux longueurs infinies, dont pas une parcelle lui était inconnue. Il n'avait pas de rêve, pas de joie, pas de crainte ni d'espoir, il avait les saisons inscrites sur la peau, et dedans son esprit, leur mystère. Et il avait le regard fier, sans orgueil ni amour vain. Il allait, errant, les yeux sertis d'innocence, en chantant d'une voix lointaine.

On naît à la terre, et de sa poussière on fait une noblesse, celle de l'enfant du désert.

A présent, il s'est enfui, nul ne sait où il est allé. Les dunes portent encore les vagues qu'il faisait en dansant, et devant, l'océan, et au-delà des mers, des terres luxuriantes ou d'autres encore glacées, marquent son destin d'une empreinte silencieuse.

Le désert attend son retour comme la roche, l'écho. Il reviendra peut-être ou peut-être pas, peut-être n'est-il jamais venu. Peut-être quand il chantait, sa voix n'était-elle que le souffle du vent.

Il était un pays

Il était un pays que j'ai connu lointain
Où se mêlait le plomb aux nuées du destin
Et les pâles lueurs que faisait une rose
Aux pétales soyeux d'un baiser sur la main

Et je bois à présent la liqueur, le venin
Que les signes distillent en coulant dans ma prose
Et si j'oublie le son de ma langue natale
Quand tu chantes mon nom pendant une courte pause
C'est pour mieux dessiner un ailleurs riverain

Si je savais pourquoi sur ma peau les nuages
Aux mouvements violents d'une brise fatale
Fendent la marée haute depuis ton corsage
Alors que je retiens le temps de mes sanglots
Je serais cette vague longue sur tes eaux.

Si je savais les signes rompus au naufrage
Dont je suis le perdant et tu es le verseau
Je serais un ruisseau tu serais un chenal
Nous verserions ensemble une marée de mots
Aux creux de ton gémeaux qui parle mon langage.

Une nuit

Une nuit calme et douce je marchais en hiver
La lune était semblable à mille autres pareilles
Et de fins nuages blancs lui barraient le passage
Quant vint à ma rencontre cette idée banale
D'aimer un être humain qui serait idéal
Pour ensemble chercher un asile sur terre.

Et je vins à penser que les cieux et les mers
A travers l'horizon soufflent à mon oreille
Le conte des pays d'où venaient les rois mages
Dont les vastes prairies en fuyant, sidérales
Vers l'aurore feutrée qui était boréale
Disait la fin du monde et son bruit réverbère.

Cette histoire on le voit, marche un peu de travers
Elle va sur un papier jeté à la dérive
Porte-elle un secret, quelque chose, un message
Est-elle destinée à verser sur la plage
De tout petits bourgeons aux saisons lactéales
En ferai-je un jardin, une prison furtive?

Il le faut à présent je joindrai les deux mains
Et puis celles du diable en jouant au malin
Faisons musique en corps et par coeur en cadence
Comme frappent tes pieds le plateau de faïence
Comme je disparais pendant que tu t'élances.

Les yeux noirs

Elle avait les yeux noirs et son regard perçant
Pénétrait ma mémoire, caressait mes nuits blanches
Elle faisait un destin liberté rouge sang
Et balançait les mots comme on tourne les hanches
Elle vivait de dédales parcourus en dansant
Je flottais sur sa peau en m'accrochant aux branches
Depuis je l'ai connue et ses chastes péchés
Excitent ma passion, ébranlent mes esprits
Si elle devait sombrer ce serait dans mon puits
De désir, de sueur et de larmes perlées.

Paris

Et au loin ma mémoire et l'écho des sirènes
Et les murmures longs, les sanglots de la Seine
Abondent dans le vent que mon humeur déchaîne.
Un serment, une caresse, et mes océans pourpres
Et dans tes catacombes le sang de mes veines
Pointeront vers l'azur comme un soleil de plomb
La direction de ton regard.

Et ma ville pressée
Bruisse sous les pavés des rivages passés
Et tes anciennes gloires
Qu'au loin je contemplais, et le son de ta voix
Résonnent dans mes pas.

C'est une saison de miel que ta lune reflète
Sur les plis délicats d'une robe argentée
Qui glisse dans ton lit ses limons de disette
Et dépose ton nom comme une pluie d'étoiles
Sur les toits de la capitale.

Ni le froid ni l'asphalte qui me sert de couche
Ne durcira tes os, n'attendrira ta moelle
Et tes flancs de béton que ma douleur accouche
Et ta cours aux mirages et ta plèbe et ton banc
Et tes rideaux de jour et tes charmes de nuit
Valsent sous mes paupières closes
Paris

La Lune

Au commencement, il y avait la Lune.

Belle, mais seule, son halo de lumière ruisselait à travers les plaines infinies, son éclat argenté figé dans l'éternité.

Puis vinrent les étoiles. Dans un ciel jusque-là trop vide pour la mélancolie, elles se mirent à scintiller, tourner, poussière de lumière bercée par un souffle léger.

Puis ce fût ton tour.

Tu n'avais plus qu'à danser. Il y avait juste assez d'obscurité pour y dissimuler la nature de tes pensées, et tout juste assez de clarté pour que tu exprimes ta beauté.

Tu n'avais plus qu'à rire.

Ta voix jaillissait, tel un nectar mêlant le soufre au miel, de quelque source profonde venue des entrailles de la terre.

Rien n'aurait pu me dissuader d'y porter les lèvres, grisé par ce parfum enivrant, même si je savais que je m'y noierais.

J'ai bu. Et je t'ai contemplée.

Quand j'ai vu la nuit et le jour se confondre, le ciel sombre s'enflammer en vagues ardentes, c'est toi que j'ai vue. Quand j'ai entendu le fracas sourd de la mer déchainée, sa colère explosant en de furieux geysers, c'est le battement de ton cœur que j'ai entendu. Quand vint la rosée d'un matin calme, au soleil douceâtre enrobant le silence qui me berçait alors de son étreinte légère, c'est le goût de ton baiser qui me vint à la bouche.

Une goutte de pluie

Une goutte de pluie, les plumes d'un oiseau
Le fol élan du vide, le frisson de l'absence
La douce délivrance, les vertus du roseau
L'errance de ma prose, la moiteur de ton nid

En caressant le fruit éternel du silence
Je resterai ainsi à contempler le monde
Entre un passé mouvant et l'instant que je sonde
Je voudrais distiller un peu de ton essence

S'il venait à l'ennui de gagner mon jardin
Je tirerais un trait sur les doigts de la main
Pour former une ligne aux courbures décentes
Et pleurer des rivières et mourir de mort lente

Ceci est un vœu pieu, puisse-t-il être entendu
Puissent les mots briller, ténébreuses facettes
Alors que je les plonge dans un bain de vertu
Comme je feins de croire en un matin de fête.

L'amour est une morsure

Parce que bout l'aurore au sang du crépuscule
Et l'on part à la vie comme on rêve d'aventure
Traçant, ivres, dans le ciel, des lignes funambules
Bordant nos illusions comme autant de fêlures,
Je l'ai toujours pensé : L'amour est une morsure.

Une nuit je l'ai vu, tel une étoile errante
J'ai même pu respirer son parfum de sulfure
Pour l'avoir poursuivi jusque dans la luxure
Sans jamais qu'il ne tourne vers moi ses yeux d'infante,
A présent je le sais, l'amour est une morsure.

La vie est un voyage

Depuis les premières lueurs du jour qui pointe par-delà les cimes, et se déploie dans un ciel transparent aux profondeurs pourpres, jusqu'aux rives septentrionales qui lézardent dans mes veines et tracent l'horizon, la vie est un voyage.

Chantons, quand nos larmes fertilisent la terre ; Nous avons aimé, nous avons espéré, nous avons cru, et flottent nos sanglots, la vie est un voyage.

La vie est un voyage, et je suis passager, passager clandestin. J'ai certes de quoi payer, mais pour rien au monde je ne le ferais, car je veux être errant, car les anges sont nus, la vie est un voyage.

La vie est un voyage, et nul ne peut prétendre parcourir le monde sans se crasser les ailes. Il faut blâmer la vie, elle arrache au sommeil l'âme du néant, la vie est un voyage.

Et puisque le flanc des montagnes verse le désir en torrents, et que nous naissons de la moiteur des astres, puisque l'esprit est poussière, et le corps aussi, je me laisse porter par le vent, pour mourir à la fin, la vie est un voyage.

Puisque la vie est un voyage, puisque le temps suspend son vertige aux étoiles qui constellent tes pupilles, je déploierai mes ailes quand tu me diras oui, partons, la vie est un voyage.

La vie est un voyage, et chacun sait que la destination, c'est le chemin. Il est des eaux tranquilles pour fuir à travers les terres arides vers de tumultueuses beautés, pour féconder la mémoire et voir éclore l'instant. Le bruissement du monde, c'est le son de ta voix. Je devine, comme mon âme danse à cette mélodie, que les dieux égarés, tombés depuis l'Olympe jusque vers nos contrées, t'ont entendu appeler. Comment imaginer qu'ils n'aient pas succombé ? Ils viendront te chercher, et moi, je prendrai le transport, la vie est un voyage.

Le mâle heureux

L'amour est d'un genre masculin
Mais quand elles sont plurielles
Voilà qu'elles en deviennent femelles
Et je me demande bien
Si par conséquent, et vu l'heure,
On peut dire du bonheur
Pour badiner un petit peu
Que c'est un mâle heureux.

L'âme

L'âme erre par delà mers et hauts séants, par-delà mère de tous les vices,
part de l'amer, écume les jours vers l'Amérique.

L'âme ourdit son complot, l'amour dit "Je ne me tairai pas!" mais l'art
s'emmêle, le sang mêle au drame le son de la vie, sa leçon, son avis.
Sans ces évidences censées, qu'advierait-il de nos sens, de l'innocence, et
où irait l'essence contraire?

Certes on peut voyager au-delà d'Uranus
Il n'est rien d'impossible à décrocher la lune
On peut marcher sans fin avec un pied talus
Les montagnes ne sont que d'orgueilleuses dunes
Mais on ne réfléchit qu'à genou dans les ruines.

Odyssée

Depuis bientôt cinq siècles je navigue à vue
Quarante ans de naissance n'y changeront rien
Je n'ai d'autre instrument que cet oeil bleu azur
D'une portée si courte et mes pauvres oreilles
Aux écouteilles ouvertes comme le néant
Ne peuvent pas saisir ce qui, du clair obscur
Distingue l'illusion de mes rêves perdus
Et pourtant
Je continue de croire qu'à la fin de ce soir
Quand j'aurai consumé tous les matins du monde
Quand je serai lassé du baiser de la mort,
Emergeront enfin ces rimes sans pareilles
Propulsées dans l'espace comme une étrange sonde
Faisant au sort un sort, même après ma sortie
Que ma planète tourne, je lui ferai la ronde
C'est la nécessité qui me doit d'être en vie.

Requiem vagabond

J'ai fracassé les murs, j'ai creusé des Montagnes,
J'ai coulé mon sang sûr et mon mât de cocagne
J'ai usé de luxure et à la fin tu gagnes
J'ai perdu mon azur, maintenant tu me soignes
Et que crois-tu guérir, enfant des horizons?
Tu ne peux que flétrir mon étoffe de patron
Je ne peux que sévir en vain dans mon jargon
Et à la fin périr, comme le font les cons.

Neiges d'été

J'ai fait rimer toujours avec un peu d'amour
C'était tellement facile que j'ai suivi le fil
Il me faut maintenant chercher plus loin dedans.
Peut-être une face cachée qu'on pourrait dévoiler,
Sur le sens de la vie?
Sur le drame de l'ennui?
Il y a bien deux trois choses que j'ai cueillies de roses
Des pétales fanés, épines acérées
Mais finalement que sais-je, de l'été et ses Neiges?
Bien sûr que j'ai voulu, et que j'ai même pourvu
Un peu de mon esprit en connaissance de prix.
Oui mais quelle valeur accorder à ces leurres?
C'est toute la question et moi je tourne en rond.

Nulle part

Je n'irai nulle part tant que tu seras là
Tant que ton goût de cendre assèchera ma bouche
Et que tes yeux de sang percevront ma déveine
Je n'irai nulle part tant que ta poésie
Martèlera mes veines comme on forge une lame
Tant que ton verbe fou sortira de ma bouche,
Je n'irai nulle part car tu y es déjà.
Et j'ai peur de mon ombre et j'ai peur de la tienne
J'attendrai d'être mort pour revenir de loin.

L'étoffe d'une femme

La beauté d'une flamme est semblable à une femme
Qui s'agite et se cambre aux faveurs d'une danse
Se consume et se meut à mesure qu'elle sourit
A mesure qu'elle vieillit, que sûrement elle périt.
C'est en consumant l'air qu'elle se fait aussi dense
Et comme elle s'agite elle persiste à la vie
ô mon cœur de gitane ton corps incandescent
Brûlant dans ma poitrine ses volants qui vacillent
Feu follet d'une étoffe au brillant de platine
Souffre mille racines ocres et pourpres dans l'âme.

Ce que la peau aime

Ce que la peau aime
C'est le rouge et le noir et même l'ivoire
Le Calice et la lie où repose le savoir
Puisé dans le Coran ou dans une autre Prise
Coulé en Arabe ou dans quelque flot des Cieux.
Ce que la peau aime est interdit
C'est Babel épuisée de couleurs infinies
La peau aime le rose aux pétales acérés
Le Nègre cramé jusqu'à plus soif
Le sang du Christ versé jusqu'à résurrection
Et le Veau d'or Vaudou que Moïse inhala
En disant inchallah mais ne le savait pas.
Ce que la peau aime c'est le verbe, puis l'abandon
Au commencement était l'énergie
Et à la fin aussi. Et entre les deux, la pulsation.
Ce que la peau aime c'est être saisie
C'est être transportée, et voilà mon ami
Tu coules mon sang frère.

L'Alexandrin

Un Alexandrin, je te le dis, ne vaut rien
Douze pieds franchis, un mouvement de rien
Un pas pour avancer, un pas pour reculer
Un pas dedans la Tombe à regarder Caïn
Et pas un mot tendu en vers de vérité
Envers et contre tout, pourtant, ce rythme fou
Dont l'homme que je suis ne reste que le chien
Viendra le tour peut-être, qui sait, du cavalier
Quand ce pion que je dame prendra son coin carré
Sifflant comme le train je serai un roi nu
Alors je serai né, et alors je dirai
"Tu vois bien n'est-ce pas? Je t'avais prévenu."

Quand nous étions gitans

Nous suivions d'un pas sourd le sentier étoilé
L'ombre se détachait des nuances du jour
Les signes composaient les lignes de la terre
La mélodie des vents suivait la canopée
D'une langue secrète qui chante l'amour
Dans la cadence longue et intime des vers

Et le sang qui coulait, abreuvant nos sillons
Où nos traces laissaient le passage à nos cœurs
Était Silence intime d'un jeune oisillon
Et nous étions gitans au prix de la sueur
Et nous étions enfants comme on aime son frère
Nous jouions, innocents, à imiter la peur

Nos péchés d'âmes pures faisaient rire les pinceaux
Qui dansaient sur la toile nos jeunes secrets
Et roulaient dans nos voiles le poids du fardeau
Nous portions sur l'ardoise le prix de la craie
Comme la Rectitude du rythme sacré
Une blanche éreintée et la noire qui erre.

Le prophète

C'était un hiver de pleine lune. Les embruns légers plantaient leurs racines dans une terre de volcan, chaude et féconde.

Bientôt le soleil martèlera la rocaïlle engourdie, et le tumulte des eaux vagabondes gagnera les plaines tendues droit sous les nuées d'asphalte.

Monde 2.0

De Terre, d'Eau et de Feu.

Et d'Air.

A présent l'Océan replie ses marées longues de pudeur monotone, et ouvre grand ses gorges orageuses, révélant les marécages obscènes tapis dans ses entrailles de corail.

Et dans les Cieux, luisent des réverbères en chute libre vers la Terre.

Ici la Planète Bleue.

La Grande Aiguille se meut, cliquent les Rouages qui ondulent au levant, et sèche la nuit, sonne et ronronne le jour, tonnerre de trompètes lézardant furtivement dans le brouillard, clique, les Engrenages de Dieu signalent l'aube discrète.

Le prophète est retourné au bercail, une montagne de béton, et s'allonge dans son cercueil d'illusion avec la bonne volonté d'un condamné soumis, car Dieu désigne le linceul, et le prophète s'en pare.

Pour être prophète, il faut survivre à la mort. Il faut couler depuis les Origines du Monde, jusque dans le moindre interstice des promesses oubliées.

Rendez-vous une fois passée l'éternité.

Le Démon

J'ai désiré ma mère et tué mon père, j'ai le possédée, je l'ai assassiné, puis je suis revenu de l'enfer, enfant roi sans royaume et sans enfance, élu sans Dieu et sans Terre Promise, ange déchu aux ailes souillées de rêves, apôtre sans peuple et prophète privé de foi, je n'ai jamais connu de loi, je me croyais mortel. L'éternité est un crime, c'est le Calvaire de Dieu, et je me rendis compte, enfin, que je n'existais pas, car j'étais un vivant.

Le verre d'eau

Nul n'est besoin de mesurer
Lorsqu'un verre d'eau est plein
Les millilitres qu'il contient
Pour pouvoir affirmer
Qu'il en eut fallu deux fois moins
Pour l'emplir à moitié.

- Citations préférées de Fabian Daurat -

"Le mérite est un paroxysme de chance."

- Lao Tsu

"Naître ou ne pas naître avec, c'est bien égal à la chance."

- William Worstcat

"La conscience est une flamme, pas de la poudre."

- Pierrot Man

« Le seul moyen de se préserver totalement de la folie, c'est d'être totalement idiot. »

- Remi Fasol

« Quand on pose une question idiote la croyant intelligente, on reçoit une réponse intelligente la croyant idiote. »

- Dimitri Rayef

« Il n'y a d'intérêt qui vaille ni à collectionner les amis, ni à collectionner les ennemis. »

- M.Tish

« Il y a deux sortes d'êtres humains : Ceux qui ne savent pas pourquoi ils agissent, et ceux qui croient savoir pourquoi ils agissent. »

- Sigmund Friay

« Le problème, c'est que l'on n'est jamais aussi intelligent que quand on n'a pas besoin de réfléchir. »

- John Piadjette

« J'adore le doute et les certitudes qui lui résistent, mais je hais celles qui ne lui sont pas confrontées. »

- Pascal Partum

« Ne pas se tromper, c'est ne pas exister. »

- Pablo Maestro

« La liberté est ma seule maîtresse, mais je suis son esclave. »

- Dan Jouante

« Etre son propre esclave, c'est être son propre maître. »

- Richard Warner

« Dans ma tête c'est le bordel. Pourtant, je suis des ordres. »

- Blaise Alesi

« Dans la vie, on ne peut avancer plus sûrement qu'à tâtons. »

- Charles Chapelier

« Un esprit sain est un esprit funambule. »

- le mime Marmaille

« Le doute est un poison vital. »

- Edgar Moura

« Il n'est de justice que celle que l'on a le pouvoir de mettre en œuvre. »

- Roger Manivelle

« Seuls les imbéciles s'étonnent de tout, ou ne s'étonnent de rien. Apprendre, c'est chercher à ne pas se laisser saisir par ce qui est prévisible, et ne jamais manquer une occasion de s'étonner des nombreuses surprises que l'on découvre en chemin, si le chemin est parcouru dans un état d'esprit sincère. Apprendre, c'est vivre. »

- Uno Solschtein

« L'amour est un rivage

Mais il n'est nul serment qui protège du naufrage.

L'amour est terre promise

Mais ne gonfle nulle voile voguant vers elle conquise. »

- Jeremy Jadas

« La vertu, c'est quand moi cherche à séduire moi. »

- Moi